

Plein-Amérique

Robert Major

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1995). Plein-Amérique. *Voix et Images*, 20(3), 691–699.
<https://doi.org/10.7202/201197ar>

Essai

Plein-Amérique

Robert Major, Université d'Ottawa

On se souvient peut-être de cette revue contre-culturelle, gentiment « underground », des années soixante-dix, dont le nom, *Presqu'Amérique*, était un programme, car elle voulait mettre le Québec à l'heure du continent. Elle croyait avoir fort à faire pour insérer pleinement le Québec dans le giron américain — d'où son nom, évocateur d'un isolement à exorciser et d'un fossé à combler.

Sans doute avait-elle raison. Pendant longtemps, en effet, les Québécois avaient perçu l'Amérique comme une menace, l'incarnation des anti-valeurs, dont il fallait se préserver. Pour l'enclave laurentienne, « grand et faible oiseau crucifié sur l'Amérique des Yankees » (Chamberland), pour ce bastion des valeurs françaises, catholiques, spirituelles, ou simplement « autres », l'Amérique ne pouvait être qu'inquiétante. Depuis toujours, semble-t-il. Déjà, au ^{xvii}^e siècle, les administrateurs français constataient, scandalisés, que le contact des forêts américaines transformait les loyaux sujets de sa Majesté très chrétienne en rebelles réfractaires à toute autorité. Par la suite, les curés prirent la relève, prêchant contre l'émigration vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre ou les mines d'or de la Californie, mettant en garde contre le matérialisme ambiant et la séduction des fausses valeurs. Les nationalistes contemporains, de gauche ou de droite, qu'ils s'appellent Philippe Arès ou Marcel Rioux, maintinrent la tradition, déplorant la dégradation de la culture, de la langue et des valeurs québécoises au contact de l'Amérique. Pour chacun de ces

idéologues, peu importe l'époque, l'Amérique semblait occuper le pôle négatif avec une remarquable constance. L'Amérique, telle qu'elle s'incarnait surtout dans son avatar états-unien, était le repoussoir.

Ainsi, il y quelques décennies, Ernest Gagnon, essayiste remarquable, pouvait opposer la France et l'Amérique comme l'esprit et le corps du Québec :

Nous sommes Français d'Amérique. Français d'Amérique : un esprit et un corps. Cet esprit, transmis à un moment heureux d'équilibre et de vigueur. Mais cette pensée venait, ici, assumer un corps qui ne l'était guère¹.

Certes, il n'est peut-être pas étonnant que le père Gagnon, jésuite, écrivant dans les années cinquante, héritier d'une longue tradition augustinienne, évoque cette dualité de l'esprit (équilibré, sain, vigoureux, comme la France classique) et du corps (inhumain, sauvage, comme l'Amérique mystérieuse et démesurée) pour définir l'être québécois. Mais plus récemment encore, Jacques Godbout, tout laïciste militant qu'il soit, avouait avoir versé volontiers dans le même dualisme : l'esprit étant du côté de Saint-Germain-des-Prés, le corps de Hollywood². Jean Larose, réfléchissant sur le phénomène, en arrivait à la conclusion que « la France et l'Amérique représentent pour les Québécois les deux pôles classiques du clivage métaphysique³ ».

Le clivage est quelquefois net et brutal. Ainsi, pour Pierre Vadeboncoeur, les États-Unis sont responsables de la mort de l'humanisme ; ils ont consacré la fin de l'Histoire, de l'art, de la riche tradition philosophique et religieuse de l'Occident. Ils sont un monstre qui avale tout et qui réduit la conscience à l'immédiat et au factuel, condamnant la pensée à l'aléatoire et menaçant l'humanité de mort spirituelle⁴. La condamnation est absolue. Mais son excès même invite à y voir l'indice d'une attirance ou d'une séduction que l'essayiste ne veut ou ne peut assumer.

En effet, c'est de l'attirance et de la fascination qu'il sera question ici. Il n'y a pas si longtemps, Gilles Marcotte pouvait regretter : « Je vis en Amérique ; mais je ne le sais pas. Et si je ne le sais pas, c'est qu'on ne me l'a pas conté. [...] Le Canada français ne s'est pas raconté l'Amérique⁵. » Et il était étonné que le mot évoque toujours pour lui un ailleurs — les États-Unis, l'Amérique du Sud — et qu'il ne se superpose pas spontanément aux mots qui décrivent son coin de terre québécois.

Les choses ont bien changé. D'ailleurs, elles avaient bien changé au moment même où Gilles Marcotte écrivait ces lignes. La fascination pour l'Amérique, courant permanent au Québec, prit, au début des

années quatre-vingt, une forte expansion. Et depuis peu, c'est plein feu sur l'Amérique dans le milieu intellectuel québécois. On raconte, on analyse, on étudie. Plusieurs titres récents en sont l'illustration éloquente.

*
**

Le livre de Jean Morency occupe une place toute particulière dans cette production. *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*⁶ établit des rapports tout à fait fascinants entre des œuvres classiques américaines, celles du xix^e siècle, et un certain nombre de romans québécois du xx^e siècle. Certes, certains critiques québécois ont pu, à différents moments, établir — le plus souvent assez sommairement — l'un ou l'autre parallèle instructif entre écrivains québécois et américains, habituellement sur la foi de parentés thématiques. En cherchant bien, sans doute est-il possible de trouver un pendant américain pour tous les écrivains québécois de quelque importance (ou serait-ce l'inverse?). Ainsi a-t-on pu rapprocher Yves Thériault d'Ernest Hemingway, André Major de William Faulkner, Jacques Poulin ou Jacques Godbout de J. D. Salinger, Victor-Lévy Beaulieu de Henry Miller ou de William Burroughs, Michel Tremblay de Tennessee Williams. Ces auteurs, tout autant que Claude Jasmin, Marie-Claire Blais, Gilles Archambault, Anne Hébert, sont effectivement des écrivains américains, les plus américains des auteurs québécois; quelquefois à leur corps défendant et même si, par ailleurs, ils peuvent prétendre résolument rejeter la civilisation américaine. Américains, tout en récusant l'américanisation.

Mais le propos de Jean Morency est tout autre. Ce qui l'intéresse est l'éclosion et l'établissement d'un mythe, celui de l'Amérique, dans des œuvres américaines (états-uniennes) et québécoises. Ce mythe en est un de renouvellement, de transformation, de métamorphose, de renaissance. Au contact du Nouveau Monde, espace où la Renaissance se prolonge sans interruption au-delà des siècles, s'élabore une histoire exemplaire, qui prend valeur de paradigme et que les écrivains, depuis, recomposent sans cesse, sous des formes toujours nouvelles.

Le mythe américain raconte[le] comment des hommes, aux temps héroïques de l'exploration du continent, c'est-à-dire dans les temps immémoriaux... se sont arrachés à un monde caractérisé par la stabilité, ou imaginé en tant que tel, pour s'enfoncer dans l'espace américain, à la recherche d'un éden ou d'une utopie, pour s'y retrouver face à face avec l'Indien, et en revenir finalement transformés (p. 12).

Délaissant la vieille Europe décrépète pour un monde nouveau, l'Européen transplanté deviendra forcément, à ce contact, un nouvel homme : il sera assimilé par l'espace conquis. Jean Morency citera des réflexions troublantes de Jung à l'effet que le pays étranger assimile le conquérant. Tout usurpateur d'un sol étranger sera habité par les esprits de celui-ci, d'où l'âme indienne de l'Américain et le conflit, en lui, du civilisé et du primitif. «Le sentiment de l'espace, la thématique de l'errance, la volonté de rupture avec le groupe, la méfiance à l'égard de la culture, l'attrait ressenti pour la nature, l'entrecroisement des rêves prométhéens et dionysiens [...] l'image de l'Indien, personnage archétypique faisant fonction de médiateur (p. 9,13)» : autant d'éléments qui sont constitutifs de ce mythe et qui le distinguent d'autres mythes de transformation. Le Nouveau Monde est d'abord l'univers de la régénération morale (les Puritains), puis du progrès et de la nouveauté sous toutes ses formes. Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-France, New York (et bientôt Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, Nouveau-Québec...) : ce monde se construit sous le signe du renouvellement absolu.

Se situant dans la lignée des travaux de Mircea Eliade, Jean Morency conçoit le mythe comme une parole, un discours, «relatant un geste ou un événement primordial. Le mythe constitue le «récit» d'une histoire fondamentale servant de modèle et d'exemple, soit à l'action de l'homme, soit à la représentation de sa destinée» (p. 11). Dans ses premiers chapitres, il dégage ce mythe dans les textes fondateurs américains : les œuvres de Washington Irving, James Fenimore Cooper, Nathaniel Hawthorne et Herman Melville. Dans les chapitres suivants, les avatars du mythe sont analysés dans les œuvres de Louis Hémon, Félix-Antoine Savard, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, André Langevin, et quelques œuvres plus contemporaines, celles de Jean-Yves Soucy, Robert Lalonde, Julien Bigras, Jacques Poulin. L'entreprise, on le voit, est ambitieuse. Son pari est de donner à la littérature québécoise «toute sa résonance continentale» (p. 26). À ne juger sa réussite que par l'intérêt pris à la lecture de l'étude, force est de conclure que le pari est magistralement tenu.

Jean Morency connaît bien les œuvres américaines du XIX^e siècle et les lectures qui en ont été faites. Il met intelligemment à profit ce discours critique pour éclairer son propre propos. Les analyses de *Rip Van Winkle* et de *The Legend of Sleepy Hollow* (Irving), de *The Scarlet Letter* (Hawthorne) et de *Moby Dick* (Melville) sont menées avec rigueur et finesse. J'exprimerais, toutefois, quelques réserves sur l'étude des *Leatherstocking Tales* (Cooper). Jean Morency semble y

parler moins de Cooper que de D. H. Lawrence parlant de Cooper, moins des romans que de Gilbert Durand et de ses archétypes qui trouvent quelques résonances dans l'œuvre de l'auteur du *Dernier des Mohicans*. Or, on sait que Lawrence, le romancier et l'essayiste, a transposé sur l'Amérique et sur Cooper en particulier ses propres préoccupations (hantises, diraient certains) touchant la femme, la sexualité, l'amitié virile, l'innocence sexuelle et la pureté amoral. Les romans de Cooper semblent sacrifiés quelque peu à ce discours (bien britannique et puritain). Il n'en est pas du tout ainsi des autres œuvres. La riche complexité des contes de Irving, de *Rip Van Winkle*, surtout, qui « traduit la découverte, sur le plan d'une expérience mystique et intime, de la quintessence de l'Amérique, découverte qui s'effectue selon des modalités initiatiques » (p. 30) est bien mise en valeur. « Je ne sais plus qui je suis » dira son protagoniste. C'est le cri angoissé que peuvent reprendre à leur compte tous les héros du continent, écartelés entre l'Europe et l'Amérique, le passé et l'avenir, la culture et le primitivisme, la stabilité et le changement, la sédentarité et le nomadisme, le connu et le mystère. Cette crise d'identité nourrit toutes les œuvres. *La Lettre écarlate* indiquera clairement que l'américanité ne peut se découvrir qu'en rupture de ban avec le groupe social, qu'en fuyant l'hypocrisie chrétienne et sociale, au contact de la nature, de l'authenticité et de la liberté. Quant à *Moby Dick*, monument du siècle, l'étude soignée et suggestive qu'en fait Jean Morency est à la hauteur de la réputation de l'œuvre. Le pari est clair et rigoureusement tenu : « il ne faut pas s'y tromper : *Moby Dick* porte finalement moins sur l'Océan que sur l'Amérique ; le roman de Melville constitue une nouvelle lecture du grand mythe continental » (p. 78).

Par un beau paradoxe dont il est conscient, Jean Morency commence l'étude des œuvres québécoises par *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Mais cet écrivain français lui semble un « témoin privilégié », un « observateur doué d'un grand pouvoir de pénétration » qui pousse plus loin qu'aucun autre dans l'exploration de l'imaginaire collectif des Québécois (p. 115). De plus, il est un « catalyseur » qui réveille, chez les Québécois, le « démon du continent » (p. 116) et ouvre la voie aux œuvres à venir, celles dont la parenté avec *Maria Chapdelaine* est assez évidente (*Menaud, maître-draveur* et *Le Survenant*), mais les autres aussi : *La Montagne secrète*, *L'Élan d'Amérique*, *Un dieu chasseur*, *Le Dernier Été des indiens*, *Ma vie, ma folie*, *Volkswagen Blues*.

Dans cette série d'analyses, les études de *La Montagne secrète* et de *L'Élan d'Amérique* paraîtront particulièrement riches et fécondes, établissant de nombreuses analogies avec le mythe américain et des

rapprochements stimulants avec les œuvres de Cooper, Irving, Melville, renouvelant ainsi le discours critique et donnant à ces romans une portée jusqu'alors insoupçonnée. Comment ne pas voir, par exemple, que *L'Élan d'Amérique*, tout en puisant au mythe fondateur, le réinvente magistralement.

On l'a souvent constaté: les Québécois connaissent assez mal la littérature américaine (et encore moins bien la littérature canadienne-anglaise, à vrai dire, mais cela est une autre histoire). Et les œuvres connues le sont, le plus souvent, après être passées par le creuset d'Hollywood: dans une version tronquée ou édulcorée. D'où le grand intérêt et l'importance de l'entreprise de Jean Morency. Mettre sur le même pied œuvres américaines et québécoises, les étudier dans leurs relations fécondes et leur complémentarité évidente, comme indices d'une même quête et d'une même angoisse, filles d'Amérique. Les œuvres québécoises y prennent un autre relief, les œuvres américaines une autre identité.

*
**

Le livre de Jean-François Chassay est à la fois différent et complémentaire. *L'Ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*⁷ n'a pas la visée explicative globalisante de l'étude de Jean Morency, ni sa composition harmonieuse. Recueil d'articles, il présente les qualités et les défauts de ce type d'entreprise: l'intérêt d'un assemblage où se trouvent réunies des analyses qui n'auraient pas, dispersées dans divers lieux, la même portée et le même effet; par ailleurs, comme c'est le plus souvent le cas dans ces occasions, un caractère quelque peu fortuit ou gratuit. Toutefois, il semble évident que l'auteur se soit donné du mal pour réduire ce caractère aléatoire: réécriture partielle des analyses, transitions soignées, rappels opportuns d'un chapitre à l'autre, cadre conceptuel et méthodologique pour l'ensemble. Beaucoup plus que dans de nombreux autres cas analogues, on se trouve donc en présence d'un livre, et non seulement d'un volume.

L'objectif de l'auteur est clairement donné dans son chapitre de prolégomènes théoriques:

Il s'agit plutôt de proposer des lectures (l'utilisation du pluriel doit ici être soulignée) de différents romans québécois en tenant compte de deux facteurs: la présence, flagrante ou implicite, des États-Unis dans les textes, sur les plans idéologique, intertextuel, interdiscursif; le rôle joué

par la communication et ses différentes manifestations, compte tenu du fait que cette « idéologie » ou cette « utopie » est née aux États-Unis, y trouve encore ses principaux points d'ancrage... et modèle encore fortement la société américaine avec laquelle nous nous trouvons en relation constante. (p. 31)

Deux pôles se dessinent donc aux lectures : l'américanité, d'une part, et, d'autre part, une idéologie particulière, bien américaine, qui croit que « tous les phénomènes du monde visible peuvent se comprendre en termes de relations, d'échange et de circulation d'information. Ce qui compte au premier chef, ce sont les relations qu'entretiennent les phénomènes entre eux davantage que ce qu'ils contiennent » (p. 27-28).

Un certain paradoxe préside donc au projet de l'auteur. Il est à la recherche d'une notion « souvent fumeuse » (p. 13), l'américanité, en privilégiant une idéologie, la communication, dont l'ossature théorique est d'une savante nébulosité et qui est le plus souvent simple « mot fétiche » (p. 28). Ce paradoxe explique sans doute en partie le fait que le ton devienne à l'occasion mordant, quasi pamphlétaire, lorsque l'auteur s'en prend à la « vacuité du discours » de l'un (p. 18), à la superficialité risible d'une autre (p. 24), au manque de rigueur de plusieurs, source d'éruptions cutanées (p. 17), et au ridicule navrant d'un dernier (p. 68). Il n'est pas sûr que ce ton serve bien le propos. Et d'autant moins que les analyses, en elles-mêmes, sont fort bien menées.

Certes, les deux pôles ont souvent une importance inégale dans les analyses particulières. Les États-Unis (la science, la technique, le progrès) ont une place centrale dans *Robert Lozé* d'Errol Bouchette et dans l'étude qu'en fait Jean-François Chassay, alors que la communication est centrale dans *Alexandre Chenevert*, véritable drame de l'information, l'incompétence communicationnelle du protagoniste le conduisant à un état d'entropie : il se noie dans un magma langagier. « Assailli par la propagande et la publicité, il est écrasé sous les signes de l'information urbaine qui présentent le monde comme un tout, un ensemble de certitudes incoercibles, intimement liées. » (p. 62) Par ailleurs, à d'autres moments, ni l'un ni l'autre pôle n'occupe la place centrale : c'est le cas de l'étude de Réjean Ducharme (p. 109-126). Cette analyse est axée sur un troisième pôle, inavoué, de ce volume, et qui intervient à tout moment : la réflexion sur Montréal. À la limite, c'est évident, la métropole est une ville américaine et son espace, physique ou communicationnel, n'est pas étranger au propos de l'auteur. Les coutures, cependant, sont quelquefois très visibles.

Par ailleurs, quand Jean-François Chassay parle de littérature, des écrivains américains et des échos qu'ils trouvent en littérature québécoise, des écrivains québécois « marqués par une poétique de l'espace,

indissociable du contexte social, culturel et territorial nord-américain. (p. 127), il est à son meilleur. J'ai particulièrement apprécié l'étude sur Jack Kerouac où l'auteur s'insurge contre la tendance à en faire un écrivain québécois et trace la présence du «road book» dans quatre romans québécois récents; de même pour la «trilogie USA» de Nicole Brossard, où la voiture est également importante, mais relayée par d'autres formes de déplacements, de circulation, de trajectoires. Jean-François Chassay est un des rares critiques québécois à bien connaître la littérature américaine, la classique comme la plus récente. Cette connaissance nourrit sa lecture des œuvres québécoises et ouvre, pour les lecteurs québécois, de riches horizons.



Deux colloques récents se sont fait l'écho des préoccupations dont il est question dans cette chronique. *Les Discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine*⁸ publie les communications présentées à l'Université d'Ottawa, en septembre 1994, lors d'un colloque réunissant des chercheurs du Canada et de l'Argentine. Ces *Actes* donnent donc à la notion d'américanité sa pleine expansion puisqu'on s'y penche aussi bien sur le Canada et l'Argentine que sur le Mexique, Cuba, le Brésil, le Chili. Les différentes Amériques sont analysées dans les discours, surtout littéraires mais également politiques, journalistiques et même architecturaux, tenus au moment de la formation des identités nationales. Le rapport à l'Ancien Monde est donc constamment présent dans ces études, comme aussi la réflexion sur l'identité: l'identité des personnes, l'identité des nouvelles collectivités, l'intégration de l'Autre (Juif, gaucho, nomade, *bandeirante*, Indien, immigrant, Anglais) dans cette identité en gestation et fragile, facilement déstabilisée. La mise en regard Nord-Sud ouvre toutes sortes de perspectives intéressantes: un rapport à la fois semblable et différent à l'Europe, d'une part, mais aussi une complémentarité qui n'a pas été pleinement perçue jusqu'ici et dont ces échanges ont permis de dégager certains indices et certaines pistes d'analyse.

Par ailleurs, *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*⁹ réunit les communications présentées lors d'un colloque à l'Université de Montréal, en novembre 1993. L'accent y est mis sur «l'ensemble du continent américain, comme espace culturel» et sur l'appropriation de ce nouvel espace par un imaginaire collectif qui ainsi élaborera progressivement une «territorialité québécoise». Cette élaboration se fera par un processus d'intégration de nouvelles réa-

lités, d'une part, mais aussi par un mouvement de rupture avec les racines européennes. Pour les organisateurs de ce colloque, cette dynamique de différenciation n'est toutefois pas linéaire : il y a amorce, retour, reprise des différentes lignes de force (Amérique-Europe), surtout au niveau de la culture savante. On trouve également une forte hétérogénéité selon les classes sociales ou le niveau d'instruction (la culture populaire ne présentant pas les mêmes résistances à l'américanisation), et même selon les régions du Québec.

Ce colloque fait une large place à la littérature (dont des communications par les deux auteurs présentés ci-dessus), mais aussi à l'histoire, la démographie, la philosophie, la peinture et l'architecture.

*
**

«De la Nouvelle-France à nos jours, le Québec a toujours possédé une pensée américanisante», constatait Guildo Rousseau dans son livre paru en 1981 : *L'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*¹⁰. Les études en cours, dont les titres signalés dans cette chronique ne constituent que les manifestations les plus récentes, ne sont donc pas un phénomène nouveau ou un simple effet de mode. Cette pensée américanisante a laissé des traces — pas toujours évidentes — dans de nombreuses productions qui commencent maintenant à livrer leurs secrets sous la patiente investigation des littéraires, bien épaulés par les différentes sciences humaines. Chacun sent bien qu'il en va de la figure même d'une francophonie originale en terre d'Amérique.

1. Ernest Gagnon, *L'Homme d'ici*, Montréal, HMH, 1963, p. 157.
2. Jacques Godbout, «Place Cliché», *Liberté*, vol. XXIII, n° 6 (138), novembre-décembre 1981, p. 33.
3. Jean Larose, *La Petite Noirceur*, Montréal, Boréal, 1987, p. 104.
4. Pierre Vadeboncoeur, *Trois Essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983.
5. Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 91.
6. Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, 1994, 261 p.
7. Jean-François Chassay, *L'Ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 1995, 197 p.
8. Marie Couillard, Patrick Imbert (dir.), *Les Discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine. Los discursos del Nuevo Mundo en el siglo XIX en el Canada francófono y en América latina*, Ottawa, Legas, 1995, 288 p.
9. Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, 421 p.
10. Guildo Rousseau, *L'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman, 1981, p. 11.